

Fiction

Numéro 108, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19886ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2007). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (108), 25–42.

fiction

Robert Lalonde
ESPÈCES EN VOIE
DE DISPARITION
 Boréal, Montréal, 2007,
 197 p. ; 19,95 \$

Pour qui suit avec attention et intérêt l'œuvre de Robert Lalonde, *Espèces en voie de disparition*, le recueil de onze nouvelles paru le printemps dernier, s'inscrit dans la continuité des thèmes chers à l'auteur, mais avec le condensé propre à la nouvelle qui permet de circonscrire avec acuité la tension dramatique que l'on retrouve ailleurs dans l'œuvre romanesque de l'écrivain. D'emblée, le titre évoque ces êtres que la société a tôt fait de marginaliser en raison des différences qu'ils affichent et qui menacent l'ordre des choses, l'apparente tranquillité qui endort nos consciences dès lors qu'elles sont confrontées à ce qui leur est étranger. Le thème de la jumeauté traverse le recueil, comme si l'auteur, par ce seul choix, voulait mettre en garde son lecteur contre le côté factice de ce qui nous est donné comme unique. Qu'il s'agisse d'un couple âgé qui voit poindre le jour où l'un et l'autre devront renoncer à leur autonomie, d'un personnage atteint du sida qui désire se libérer de son enveloppe corporelle, d'un autre qui vend tour à tour son corps et des drogues pour échapper au regard des autres qui ne lui renvoient que sa propre exclusion, ou de tous les autres « anges brisés » qui traversent ce recueil sur lequel plane parfois l'ombre de Virginia Woolf, une même fragilité les unit.

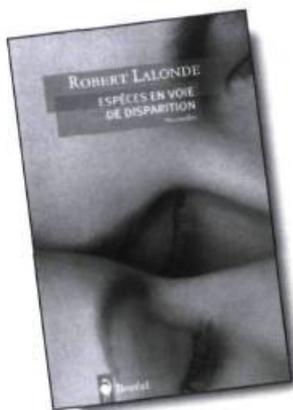
Outre le thème de la jumeauté, celui de la mort est omniprésent, constant prétexte pour nous rappeler la fragilité de la vie, l'importance de la célébrer, de la

consommer jusqu'à son dernier souffle. À cet égard, « L'accidentée » est une nouvelle particulièrement réussie. Un homme se trouve témoin d'un accident de la route lorsque la femme qu'il suit perd le contrôle de sa voiture et passe à deux doigts de la mort. Alors qu'il se précipite pour lui venir en aide et lui demande si tout va bien, elle lui répond : « Je pense que ça va bien, je n'ai rien ». Ce qui provoque aussitôt chez le narrateur un mouvement non pas de colère, mais de vive incompréhension devant tant d'inconscience : « J'ai eu furieusement envie de lui répliquer : 'Vous avez tout, au contraire, vous avez la vie sauve, l'air, le vent, la rivière verte, le ciel bleu, le temps et même l'espoir de sortir du temps ! Vous êtes vivante ! » C'est ce cri de vie qui traverse ce magnifique recueil, ancré comme toujours chez Robert Lalonde dans une nature omniprésente, tantôt calme reflet de ce que vivent les personnages, tantôt prolongement de ces *espèces en voie de disparition*.

Jean-Paul Beaumier

Knud Romer
COCHON D'ALLEMAND
 Trad. du danois
 par Elena Balzamo
 Les Allusifs, Montréal,
 2007, 186 p. ; 21,95 \$

Le titre de ce roman fait référence à l'insulte qu'ont crîée à l'auteur, pendant toute son enfance, des camarades d'école : « Cochon d'Allemand ! » Né au Danemark en 1960 d'une immigrée allemande et d'un riche entrepreneur danois, le jeune Knud fut rapidement l'objet d'une haine irrationnelle, pas seulement de la part des autres enfants, mais de toute la communauté qui com-



posait la petite ville industrielle de Nykøbing. La principale victime fut sans doute sa mère que l'on traitait tout haut de nazie, et ce, jusqu'à son décès survenu dans l'isolement le plus complet. Durant la guerre, elle avait pourtant fait partie de la résistance contre le régime hitlérien, ce qui l'avait obligée à fuir, peu après que l'on ait fait pendre son fiancé. C'était en 1942.

D'un autre côté, il y a le père, un homme droit et taciturne, et sa famille, qui n'a jamais vraiment accepté cette union avec une « ennemie de la nation ». Par clichés successifs, évoqués sans ordre chronologique, l'auteur dépeint la vie de ses parents et grands-parents allemands et danois, qui, chacun, ont vécu la désillusion, la misère, la souffrance. À ces courts récits se mêlent les souvenirs d'enfance de l'écrivain : les embuscades

contre sa personne, les fêtes bien allemandes données en son honneur à son anniversaire par une mère entêtée sous les rires des compagnons et des voisins, la rancune de l'enfant contre une mère qui aurait dû se sentir coupable. Le livre devient, au fil des pages, une sorte d'hommage à la disparue, et même un rachat par rapport à la honte que l'auteur a ressentie à son égard, sans que cela ne soit dit explicitement, l'écriture démontrant une grande maîtrise dans l'art des sous-entendus. Sa presque froideur laisse naturellement émerger les émotions des personnages, et celles du lecteur.

Judy Quinn

Marguerite Andersen
DOUCEMENT
LE BONHEUR
 Prise de parole, Sudbury,
 2006, 196 p. ; 20 \$

En 1929, le député franco-ontarien Louis Mathias Auger qui semble, à 24 ans, promis à un grand avenir, viole, dans son bureau du Parlement à Ottawa, une jeune fille de son comté venue solliciter du travail. La victime, Laurence Martel, porte plainte et les procès successifs – pour viol, parjure et séduction de mineure –, très médiatisés, alimentent la une des journaux de l'Ontario et du Québec et échauffent les esprits partisans. Auger est-il jugé plus sévèrement parce qu'il est francophone ? Finalement condamné à deux ans de détention à la prison fédérale de Kingston, où les conditions sont extrêmement dures, Auger disparaît de la vie publique après sa libération. Il en est de même pour sa victime dont on n'entend plus parler.

À partir de ce fait divers véridique et documenté, l'écrivaine franco-ontarienne d'origine allemande Marguerite Andersen a élaboré une fiction en deux volets. La première partie est centrée

fiction

sur la journée précédant le viol, le jour même et les semaines du procès alors que la deuxième, œuvre d'imagination, retrace les parcours parallèles de Louis Mathias Auger et de Laurence Martel, après la sentence, dans leur recherche respective de la sérénité et, pourquoi pas, du bonheur. Entre les deux parties, des lettres purement fictives de la première femme élue au Parlement canadien,ANGES Macphail, qui racontent le point de vue de la députée sur l'affaire.

Si le sujet et l'idée même du roman sont intéressants, le résultat laisse le lecteur un peu sur son appétit. Andersen a en effet choisi un style quasi journalistique qui, s'il rend compte avec une certaine objectivité du drame au cœur de ces deux destins et du long cheminement qui s'ensuit, nous garde toujours en retrait, observateurs froids des difficultés et des flux d'émotions que vivent les deux personnages. On n'arrive à s'attacher vraiment ni à l'un ni à l'autre. En fait, curieusement, les seuls rares moments touchants et même poignants du roman sont liés aux tribulations d'Auger : la mort du vieux codétenu d'origine allemande, la dernière conversation avec sa mère avant l'exil d'Auger pour Montréal puis pour Biddeford, ville du Maine peuplée en bonne partie d'immigrants québécois venus travailler dans les usines de textiles, où il fait la rencontre d'une franco-américaine engagée socialement. Le mélange de réalité et de fiction, de personnages historiques et romanesques s'avère donc plus ou moins heureux et sans portée réelle autre que celle, semble-t-il, de proposer au lecteur quelques repères sur une période – 1929 à 1953 – peu connue de l'histoire canadienne

et, en particulier, celle des francophones d'Ontario, du Québec et de la Nouvelle-Angleterre.

Linda Amyot

Daniel Leblanc-Poirier
LA LUNE N' Aura PAS
DE CHANDELIER
L'Hexagone, Montréal, 2007,
53 p. ; 14,95 \$

Ce beau recueil à l'étrange titre est le premier d'un jeune poète de vingt-trois ans. On peut, ici, parler d'une « suite poétique », de la « chronique » d'un monde marqué par la décadence, le vide existentiel. Il s'ouvre, pertinemment, sur une citation de Nelligan évoquant la perte – sinon la mort – de l'espoir.

Voilà une poésie urbaine très esthétique qui circonscrit sa thématique à la manière d'un Jean-Paul Daoust. La ville de Montréal nous est montrée à la fois dans ce qu'elle a de séduisant et de repoussant. Notre jeune poète n'est pas, d'emblée, très enthousiaste devant ce que lui offre l'existence, mais ne se plaint pas platement. Il constate, il VOIT : « Ma parole s'est déchirée / j'ai pleuré des lettres / il ne restait de moi qu'un mot / versé dans l'évier / voici la nuit broyée dans mes os ». Une rage enrobée de fantaisie finit par créer un sens : la lucidité propre à l'acte poétique « néantise » les significations communes pour offrir un autre horizon.

De « janvier à novembre », le poète vit dans la solitude, le quotidien silencieux. Mais sa voyance éclatera en une violence crue : « Le soleil se tirera une balle dans la tête / Montréal sera triste / sur un ciel noir d'encre / les moineaux seront partis / prier sur d'autres fils électriques ».

Gilles Côté



Paul Quarrington
L'ŒIL DE CLAIRE
Trad. de l'anglais
par Sophie Voillot
Alto, Québec, 2006,
330 p. ; 27,95 \$

Dampier Cay est une petite île des Caraïbes contre laquelle s'acharne Claire, un ouragan qui a déjoué la trajectoire que lui prédisaient les météorologues.

Caldwell et Beverly, des chasseurs d'ouragans, comptent parmi les seuls à avoir prédit correctement le passage de Claire sur l'île. S'amorce alors une course contre la montre, à la rencontre des éléments et de la mort, avec des airs de fin du monde.

Dès les premières pages s'impose un narrateur très bavard qui ne cesse de titiller le lecteur sur les événements à venir. Cependant, ce qui donne au roman de Paul Quarrington sa singularité, ce sont les nombreuses anachronies qui ponctuent le récit. Le passé de Caldwell et de Beverly ressurgit régulièrement : des souvenirs parfois heureux, souvent tragiques, font irruption, des souvenirs qui font référence à une réalité que les deux personnages ont méticuleusement reconstruite pour apaiser leur mal-être. La vie de Caldwell est aussi vide qu'un œil d'ouragan, malgré les millions gagnés à la loterie. Beverly a difficilement survécu à son enfance trouble, et tente de faire le deuil de sa fille. En pleine tornade, les deux écorchés cherchent à noyer leur douleur par l'amour, en étant avec quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes.

Le roman comporte beaucoup de dialogues, et le rythme s'en trouve bonifié. À vrai dire, plus le récit évolue, plus le vent de l'ouragan effeuille rapidement les pages et met au jour les tragédies qui ont fait déraiper non seulement Caldwell et Beverly, mais d'autres personnages qui ne sont pas sans intérêt. Le titre fait référence au seul moment de sérénité du roman, dans l'œil de l'ouragan, et donne lieu à des images surnaturelles. Le répit sera cependant de courte durée : la reconstruction des souvenirs ne suffisant pas à oublier le passé, Caldwell et Beverly s'inventent un hier où les phénomènes météorologiques sont responsables de tous leurs malheurs.

Claire n'épargne personne,

sauf peut-être le lecteur : à la toute fin du roman, au lieu de s'éterniser sur le tragique des événements, le narrateur fait miroiter exotisme et fantasmagorie en ressuscitant une colonie d'hommes et de femmes qui n'avaient plus rien à perdre, et que l'ouragan a cru bon de réunir, en les débarrassant de ce qu'ils étaient.

Marilou Potvin-Lajoie

Paul Auster
DANS LE SCRIPTORIUM
Trad. de l'américain
par Christine Le Bœuf
Actes Sud, Arles/
Léméac, Montréal, 2007,
147 p. ; 24,95 \$

Ce livre, dont l'intitulé français forme une version raccourcie du titre original (littéralement : « Voyages dans le scriptorium »), fera plaisir aux inconditonnels de Paul Auster. Il n'y est pourtant pas question de grands déplacements, sauf bien sûr par la pensée. *Dans le scriptorium* relate une journée dans la vie de Mr. Blank, un vieillard peut-être amnésique, peut-être atteint du syndrome d'Alzheimer, qui occupe une pièce blanche à la fenêtre barricadée. On ignore s'il s'y trouve de son plein gré. Dès les premières lignes, Auster place le lecteur dans l'univers de malaise et de vertige qui lui est si particulier depuis *Cité de verre*. Sous l'œil attentif d'une caméra, Mr. Blank doit subir un étrange traitement visant à mesurer ses réflexes mentaux et émotifs. Or, plutôt qu'une évaluation cohérente et ordonnée, ce qui s'ensuit relève plutôt d'un étourdissant jeu de pistes, entremêlé de réminiscences des romans antérieurs de l'écrivain new-yorkais. Que doit faire Mr. Blank au juste ? Lire le manuscrit inachevé d'un certain John Trause (anagramme d'Auster) et en continuer la narration. Ce récit enchâssé nous transporte

Galerie de portraits

Peu loquaces lorsqu'on les interroge au sujet de *bonbonnière*, les dictionnaires consentent néanmoins à distinguer signification obvie et sens figuré. Au premier coup d'œil, la bonbonnière, sans surprise, présente un assortiment de sucreries ; au sens figuré, elle prétend devenir un appartement décoré avec goût ou une petite maison élégante et commode. Le fascinant *roman en portraits* que signent Hans-Jürgen Greif et Guy Boivin satisfait, pour peu qu'on libère ses diverses harmoniques, à la double série d'exigences : on y trouve une succession tantôt émouvante, tantôt échevelée d'individus et d'ambitions, mais aussi le culte d'un nom, celui de Boiteau, auquel tout revient comme au pôle indiscutable. Car une inquiétude traverse le bouquin : la prophétie annonçant l'extinction du nom au bout de six générations va-t-elle ou non s'accomplir ?

Au départ, la mort du nom semble peu à craindre, tant la procréation est valorisée et abondante. Dès la première génération, onze enfants dont sept mâles. Les garanties sont cependant fragiles et les chiffres trompeurs. Les santés sont précaires, les accidents fréquents, les punitions divines assez peu négociables. Périodiquement, Greif et Boivin mettent à jour le recensement et réévaluent la prophétie. D'un bilan à l'autre alternent les certitudes et la crainte. La mort multiplie ses assauts, mais des sursauts se produisent, les berceaux se repeuplent. Même si le nom de Boiteau, nouvelles mœurs obligent, peut tout à coup se

transmettre par les femmes aussi bien que par les mâles, rien ne lui garantit une septième cohorte.

Un des charmes de cette étrange trajectoire provient des prénoms. On savait le martyrologe riche en noms bizarres, mais on sous-estimait l'inventivité des parents et le poids des préférences familiales. Dans tel cas, il fallait, d'urgence, donner à l'enfant suivant le prénom du petit disparu. Ailleurs, au contraire, on estimait imprudent de faire planer sur le nouveau rejeton l'ombre peut-être maléfique de l'ainé décédé. Quand, à cet aléatoire, s'ajoutent la valorisation des garçons et l'analphabétisme de l'époque, les prénoms traversent sans vergogne la frontière des sexes. On se doute bien que Richarde est une fille, mais comment savoir à quel sexe appartient Monel, Rosédim, Claudiel ou Georgile ? La bonbonnière, accueillante, n'allait pas s'embarrasser d'un sexisme cartésien.

Une belle galerie de portraits si vraisemblables qu'ils sont sûrement inventés.

Laurent Laplante

Hans-Jürgen Greif et Guy Boivin
LA BONBONNIÈRE
L'instant même, Québec, 2007, 305 p. ; 25 \$

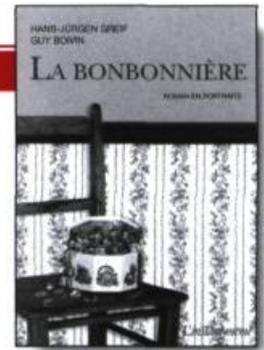
alors dans un univers parallèle, dans un État appelé « La Confédération », aux confins duquel Sigmund Graf, employé du Bureau des affaires internes, doit retrouver son ami Ernesto Land, soupçonné de haute trahison. Les fils du récit s'entrecroisent tandis que Mr. Blank essaie de rétablir la lumière sur son passé. Des conversations avec différents visiteurs, qui sont autant de fantômes (une aide-soignante, un ex-policier, un avocat, parmi d'autres), lui permettent de retrouver des bribes de lucidité, tout en éveillant en lui un puissant sentiment de

culpabilité. Sans vraiment se rappeler qui est cette attentionnée Anna, dont la main leste sait revigorer son sexe vieilli, Mr. Blank se souvient vaguement de l'avoir beaucoup fait souffrir. Récit carcéral d'une grande richesse de contenu, *Dans le scriptorium* fait bien voir, alors que vient de sortir en librairie le scénario du film *La vie intérieure de Martin Frost*, que les activités de Paul Auster pour le 7^e art ne l'empêchent pas de demeurer l'un des plus importants romanciers contemporains.

Patrick Bergeron

Micheline Duff
LA LUMIÈRE DES MOTS
D'UN SILENCE À L'AUTRE, T. II
JCL, Chicoutimi, 2007,
387 p. ; 24,95 \$

Le poids du silence et des non-dits peut-il être exorcisé par la lumière des mots ? Dans le deuxième tome de cette saga familiale, on retrouve les deux sœurs, Andréanne et Florence Coulombe. Le temps a passé. Si Andréanne et son fils Olivier ont pardonné à Florence et surtout à Désiré, le fils pédophile dont elle a tué les agissements, les blessures sont



fiction

profondes et Florence est à son tour victime du silence, voire du rejet de ses propres filles.

Maintenant au seuil de la cinquantaine, Florence vit de nouvelles émotions. Comme elle ne connaît pas tous ses petits-enfants, elle entreprend de rédiger des recueils de contes afin de leur laisser un héritage. Les mots, ainsi que Philippe, le bel illustrateur rencontré à la maison d'édition, viennent éclairer son ciel. Puis, il y a Lili, sa petite-fille, qui deviendra sa confidente. Désiré lui cause toujours des inquiétudes, mais elle s'enhardit à publier un livre pour adultes qui devient un best-seller international, ce qui l'encourage à écrire enfin sa propre histoire qu'aucun éditeur ne voudra publier. Le sujet est trop épineux et personne ne veut se mouiller. Pour Florence, la lumière des mots devait triompher, mais devant la réalité, elle brûle un soir son manuscrit dans un immense feu de camp. Les mots en fumée s'envolent dans les airs... Ont-ils servi d'exorcisme ? On voit que Florence s'éteindra plus sereinement quelques années plus tard.

Il faut du courage et une plume très habile pour aborder un sujet aussi délicat. Il faut surtout connaître les méandres de l'âme humaine et accepter de les explorer sans porter de jugement sur ses personnages. Il faut les laisser exprimer leurs émotions, voire leurs contradictions. Il en résulte que le lecteur s'interroge sur ses propres émotions et contradictions. Cela dérange et émeut à la fois. Tout cela écrit dans un style facile, où la douceur et la tendresse affleurent malgré le poids des lourds secrets.

Micheline Duff s'est mise assez tard à l'écriture et si l'on

peut regretter de ne pas avoir apprécié auparavant le fruit de son talent, elle nous gratifie maintenant d'une écriture mûre et forte. Le style est parfois assez descriptif et les détails sont nombreux, mais on ne perd pas le fil des émotions et c'est là ce qui en fait tout l'attrait.

Carole Pâquet

Serge Patrice Thibodeau
SEUL ON EST
Perce-Neige, Moncton,
2007, 53 p. ; 14,95 \$

Comme on assiste, au printemps, au dégel du sol, on assiste, dans *Seul on est*, à une sorte de dégel de la parole, une sorte de réveil de la voix. Si on tend bien l'oreille, on l'entend presque s'étirer... Les premiers mots du dernier recueil de Serge Patrice Thibodeau le disent bien : « Une voix raconte ». Une voix qui s'est quelque peu éloignée du chant, pour se rapprocher du murmure, du bruissement. Une voix grosse de mille départs, gonflée de mille retours. Mais d'où revient-elle, cette voix ? Et par où, par quoi est-elle passée avant de nous parvenir, avant de se retrouver ? Cela importe-t-il vraiment ? Ne suffit-il pas parfois d'un seul regard pour faire le tour du monde ? Ne suffit-il pas d'une seule nuit, d'un seul rêve parfois, pour vivre mille vies, mourir autant de fois... et découvrir, au petit matin, que « l'aube », elle, « n'a pas pris un pli » ? Et pourtant... L'aube a beau n'avoir pas pris un pli, elle n'est pas pour autant la même. Parce que celui qui la regarde n'est pas le même. Il revient des profondeurs de la nuit, du sommeil, de l'hiver. Rien n'est pareil. Tout a changé. « Une voix raconte » : cet intime côtoiement de l'étrange et du familier, de l'humain et du



divin. « Une voix raconte » : cette mouvance des choses, qui nous prive de les posséder, rien n'étant jamais tout à fait *déjà vu*, tout demeurant à *revoir*.

On est alors frappé par la simplicité des choses, leur émouvante apparition, qui les arrache au quotidien, à l'acquis, et fait d'elles « le très beau, le très bon ». Ce qui, « mine de tout », reste là, seulement. Reste à voir, reste à taire, à laisser entendre : le rocher, la brise, le sel, la racine. L'infinie solitude de tout, sans laquelle nulle rencontre n'est possible, puisque « seul on entend toutes les voix », « seul on est son, seul on est mot ». Seul on n'est enfin plus seul, mais à l'affût de cette vie partout, laissée à elle-même, à son cours, à son apaisante obscurité, quand on ne voit plus rien soudain que ce que l'on

cherche à voir et qui, en cette recherche même, nous parle. Et nous fait parler. Juste un peu. Doucement. Comme tout ce qui revient, recommence. Le crépuscule. Le va-et-vient de l'air entre les lèvres, entre les branches. Les saisons. Tout. Rien. Ou presque.

Alexandre Lizotte

Guillermo Fadanelli
L'AUTRE VISAGE
DE ROCK HUDSON
Trad. de l'espagnol
par Nelly Lhermillier
Christian Bourgois, Paris,
2006, 131 p. ; 29,95 \$

Il y a beaucoup de drogues et de meurtres dans cette ville où les rues « avec leurs pavés sales et défoncés, pleines de trous et d'abcès, [crachent] des odeurs acides par les grilles d'égout comme si on faisait cuire là-dedans les douzaines de chiens que les voitures écrasaient tous les jours », et si peu d'espoir. Si peu, d'ailleurs, qu'on se voit incapable de lire plus que quelques dizaines de pages de *L'autre visage de Rock Hudson* par jour. Et pourtant, Guillermo Fadanelli écrit sobrement, n'insiste pas sur des détails particulièrement choquants, s'efface complètement devant l'histoire qui, par son rythme, par les suggestions et les non-dits qui l'habitent, fait penser à certains films, tournés en noir et blanc, où les silences et les mouvements comptent plus que la parole, où une courte phrase dite à mi-voix résonne comme un coup de feu. Même le décor – quelques rues mal éclairées, quelques bars poussiéreux, quelques motels malfamés – semble tout droit sortir d'un western.

Deux narrateurs – le plus jeune n'est pas vraiment sorti de l'enfance, tandis que l'autre a déjà les mains tachées de sang – voient leur vie se croiser. Alors

que le premier s'amuse à jouer au « Mortal Kombat », l'autre (le Johnny Ramirez) a l'habitude de poser un couteau à côté de sa tasse de café « pour ne jamais oublier qu'il [a] des ennemis et qu'il ne [peut] vivre tranquille, parce que son enfance [est] révolue et qu'il lui [revient] à présent de souffrir et de faire souffrir les autres ». Un concours de circonstances, le sort, l'influence de cette ville étouffante lieront leurs destins. Ainsi, les nouvelles générations hériteront du mode de vie de celles qui les ont précédées et la boucle sera bouclée... Car, il n'y a pas de sortie. Si ceux qui ont emprunté ce chemin avant eux se sont fait piéger... tant pis, les représentants des générations montantes continueront à mener la même vie marginale : elle est la seule qu'ils connaissent, la seule dont ils comprennent les règles.

Bien que très court, le roman de Guillermo Fadanelli (lauréat du Premio nacional de Literatura) est très riche, très cinématographique et – justement à cause de cette brutalité, de l'absence d'espoir – très bouleversant.

Radmila Zivkovic

Yves Beauchemin
LE MATOU

Fides, Montréal, 2007,
660 p. ; 19,95 \$

Paresse ou acte de foi, je n'ai pas comparé page après page la première version du *Matou* et celle que Beauchemin vient de peaufiner. Je me suis tout bonnement abandonné à l'ample mouvement de ce fascinant bouquin et j'y ai pris le plus grand plaisir. Grâce au souffle qui le traverse de part en part. Jamais de temps mort, jamais de longueurs. Grâce aussi aux personnages qui, tout en demeurant fidèles à eux-mêmes, présentent sans cesse des facettes nouvelles. Monsieur Émile est, selon

Récit autobiographique

Récit autobiographique sous forme de chroniques, *Un roman russe* révèle un personnage-auteur en proie à des obsessions récurrentes : découvrir la vérité sur son grand-père géorgien disparu tragiquement, apprendre le russe, vaincre la jalousie, échapper à la folie en l'exorcisant... mais comment ?

Le déclencheur : on propose à Emmanuel Carrère de réaliser un reportage sur un Hongrois fait prisonnier pendant la Seconde Guerre mondiale puis interné pendant plus de 50 ans dans un hôpital psychiatrique à Kotelnitch, bled paumé de la Russie profonde. Il n'en fallait pas moins pour que Carrère, qui accepte de faire le reportage, se mette à remuer un passé obsédant que l'on tait depuis toujours, à savoir la faute du grand-père maternel enlevé après la Libération alors qu'on l'accusait d'avoir collaboré avec les Allemands.

Un roman russe va de Paris à Kotelnitch et comporte plusieurs courts récits qui auraient pu faire l'objet d'un livre chacun : l'histoire d'amour de Sophie et Emmanuel, le reportage sur le Hongrois, l'histoire du grand-père, celle d'Ania, de Sacha et du petit Lev, celle d'Emmanuel en proie au désarroi... En

somme, Carrère touche à tout dans *Un roman russe* : psychologie, érotisme, histoire... sous forme de nouvelle, de chronique, de grande confidence, si bien que l'on se met à regretter ses autres livres, plus accomplis. Sans doute l'écriture de ce récit fut-elle éprouvante car on sent à presque chaque page une grande charge émotionnelle liée sans doute à la transgression d'un interdit maternel. « J'ai reçu en héritage l'horreur, la folie, et l'interdiction de les dire. Mais je les ai dites. C'est une victoire. »

En fait, on lit ce livre furtivement et avec le même malaise que l'on ressentirait à lire les pages d'un journal intime. Mais *Un roman russe* recèle de grands moments, que l'on apprécie.

Sylvie Trottier

Emmanuel Carrère
UN ROMAN RUSSE
P.O.L., Paris, 2007, 356 p. ; 29,95 \$

les jours, aussi tendre qu'un enfant doit l'être ou trop tôt sali par le monde des grands. Florent passe de l'entêtement aux réconciliations, de la présomption à la prudence. Autour de lui, les sentiments se croisent ou s'affrontent. Le maître-queux le soutient de son savoir et de son amitié, mais d'autres lui mesurent chichement leur contribution. Et toujours, venu d'on ne sait quel enfer, un mystérieux personnage exerce à ses dépens une cruauté illimitée. Il surgit sans cesse dans ses affections comme dans ses rêves. Le bouquin se referme sans fournir l'assurance qu'il est enfin neutralisé. Aurait-il, comme tout bon matou, sept ou neuf vies ? Les précautions prises par Beauchemin laissent ouverte la possibilité d'un prolongement.

Écrit il y a bientôt vingt ans, *Le matou* séduit par une écriture puissante et mesurée. Quelle que soit la scène, querelle de ménage ou réfection d'un restaurant, le ton est juste, les dialogues mieux que plausibles, la langue accessible à tous. Les comparaisons étonnent et font sourire, les conséquences abdominales d'un abus de table arborent des majuscules convaincantes (« messires Maldebloc et Tournetripe »), le langage se plie aux préférences des acteurs et s'autorise tantôt la verdeur exigible, tantôt les fleurs de la vieille culture française. Rien de provocant, rien d'artificiel, mais une juste authenticité. Beauchemin écrit, parle, souffre en frère des humbles humains qu'il crée. Eux vivent en portant le poids du jour et en révisant souvent à



la baisse leurs moindres projets ; lui les regarde avec affection et respect et nous transmet quelque chose de leur émouvante grandeur. Cela est si réussi que le récit ne sonne jamais comme la chronique d'un observateur externe. Des gens vivent et Beauchemin donne accès à leur intimité.

Laurent Laplante

Diane Vincent
ÉPIDERMES
 Triptyque, Montréal, 2007,
 207 p. ; 20 \$

Que se passe-t-il quand une massothérapeute passionnée par la peau des autres se trouve mêlée à une étrange enquête sur une photographe nippo-américaine devenue célèbre pour ses gros plans de corps malades, blessés, mutilés ? Comment le lieutenant-détective montréalais Vincent Bastianello arrivera-t-il à découvrir le propriétaire du pénis retrouvé dans la poche du manteau de Reiko Thompson ? La photographe est-elle l'instigatrice d'un trafic qui déploie ses ramifications jusqu'en Amérique du Sud et en Europe de l'Est ou le simple bouc émissaire de truands inconnus beaucoup plus puissants ? Son redoutable agent est-il au-dessus de tout soupçon ? Quels sont les liens du culturiste Pierre Jobin avec le monde de l'art contemporain ? Et de qui l'Afro-Américain albinos que l'on a vu rôder aux alentours de la maison de Jobin est-il à la solde ?

Dans *Épidermes*, Josette, une massothérapeute au début de la cinquantaine toujours d'accord pour vivre une expérience inusitée, et Vincent, un détective dans la quarantaine, divorcé et père d'un jeune garçon, qui préfère les bords de la rivière Richelieu à l'effervescence de Montréal ou de New York, forment un improbable duo. Celui de deux complices unis par un coup de foudre amical, ce qui ne les empêche pas de passer leur temps à s'envoyer promener l'un l'autre. Ils arriveront néanmoins à démêler les fils scabreux et entortillés de cette première intrigue originale. Il semblerait

en effet que Diane Vincent plancherait déjà sur une deuxième enquête de cet étonnant tandem.

Professeure de sociolinguistique à l'Université Laval, Diane Vincent signe ici un polar captivant par l'originalité de son intrigue et de ses dialogues. Un coup d'essai réussi.

Linda Amyot

Joël Champetier
LE VOLEUR DES STEPPES
 Alire, Québec, 2007,
 629 p. ; 16,95 \$

Le souffle y est, l'élégance de l'écriture aussi. Ce sont là des ingrédients auxquels Joël Champetier nous a habitués. L'auteur excelle également, à son habitude, à rendre poreuse la frontière entre le quotidien et le rêve, le logique et le magique. Quand certains personnages ajoutent leurs voix à celle du narrateur, on comprend que Champetier repousse plus loin les limites de son art : l'impétueuse Sarouette et le colosse Panserfio enrichissent le récit en proposant, l'une un conte, l'autre son autobiographie. L'auteur, en accordant ainsi les privilèges de l'avant-scène à plus d'un personnage, parvient par un détour habile à montrer la richesse de sa palette stylistique : la langue de Sarouette n'est pas celle du narrateur ; Panserfio, qui ne peut parler et que l'on croit simple d'esprit, se raconte dans un registre recherché, précis, presque suranné.

L'univers que crée Joël Champetier est à la fois déterminé et malléable. Le garde-chiourme peut devenir un ami, mais le clonage amenuise la zone de liberté et de mobilité des individus. Yarg, incurablement amnésique, perçoit obscurément que son passé survit en



lui. L'esclavage, buriné dans les institutions et les mœurs, n'empêchera pas l'émancipation de plusieurs des figures du récit. Malgré cette relative instabilité des règles et des normes ou à cause d'elle, cohérence et imprévu coexistent.

Celles et ceux qui, comme moi, ont apprécié les précédents ouvrages de Champetier rangeront celui-ci parmi ses plus originaux.

Laurent Laplante

Henri Pourrat
LES VAILLANCES,
FARCES ET AVENTURES
DE GASPARD DES
MONTAGNES
 Albin Michel, Paris, 2006,
 741 p. ; 47,95 \$

Les vaillances, farces et aventures de Gaspard des montagnes, que l'on considère comme le chef-d'œuvre d'Henri Pourrat et qui vient d'être réédité chez Albin Michel, est un cycle de quatre romans écrits dans les années 1920. Le point de départ est simple : Gaspard promet à Anne-Marie de la protéger contre l'homme dont elle a mutilé la main et qui a juré de se venger. Mais cela amorce un long récit constitué de nombreuses petites histoires qui se déroulent en

Auvergne à l'époque napoléonienne, le héros prenant part à une suite d'aventures où se profilent les ombres d'individus mystérieux, de brigands et de créatures fantastiques.

La principale qualité du roman réside dans la manière colorée de reproduire l'univers paysan ; en effet, il ne s'agit pas pour lui de développer la psychologie des personnages (elle est très simplement placée au service de l'action), mais de faire valoir la mentalité paysanne à travers une langue et des expressions imagées (ce qui cependant n'évite pas de rendre les personnages quelque peu caricaturaux). Les romans feignent de s'inscrire dans la tradition orale (d'où des chapitres divisés en veillées et en pauses) en dévoilant leur appartenance à l'imaginaire collectif propre à la région qui inspire l'écrivain. L'histoire semble être racontée par une vieille Auvergnate dont la présence est signalée dans chacun des quatre incipit, sans se priver de la narration omnisciente qui, selon les besoins de l'intrigue, nous révèle ou nous cache les pensées des personnages. L'état d'esprit de ces derniers, par exemple, est souvent reflété dans des descriptions de paysages, et l'écriture atteint régulièrement un registre plus poétique. À plusieurs reprises, celle-ci devient très subjective et glisse discrètement du côté du monologue intérieur. Pourrat multiplie donc les tonalités, traitant des vieilles valeurs, abordant des thèmes comme le dévouement et la rédemption, tout en ayant recours à des éléments fantastiques et en dressant des portraits souvent burlesques d'une société simple et pleine de naïveté. De cette façon, il réussit à donner une portée universelle au pittoresque et au régionalisme auquel la critique a souvent reproché d'être un discours trop étroit.

Marie-Ève Pilote

fiction

Maya Merrick
SEXTANT

Trad. de l'anglais
par Lori Saint-Martin
et Paul Gagné

Boréal, Montréal, 2007,
340 p. ; 25,95 \$

Le premier roman de Maya Merrick, *Sextant*, étonne d'emblée : « Je m'appelle Cassy Peerson et je suis une sirène ». Une jeune narratrice rassemble les fragments disparates de sa vie et reconstitue aléatoirement le fil de son existence. L'entreprise est ardue puisque cette strip-teaseuse aquatique (!) dans un bar glauque mène une vie sans repère stable. Cassy habite une voiture abandonnée et se consume dans le sexe, l'alcool et la drogue. De tels ingrédients mènent généralement à un récit teinté de voyeurisme et de scandales, dont raffolent les autofictions postmodernes, mais Merrick évite ces lieux communs et traque plutôt les lourds souvenirs qui assaillent la narratrice.

Fuyant un dur passé, Cassy raconte par de courtes scènes les images qui affluent à la surface de sa mémoire. Avec justesse, un sens paradoxal de l'ellipse et de la précision, elle superpose divers temps et lieux (jamais précisés) de sa vie de nomade. De sa relation trouble avec sa mère à ses nombreuses rencontres sexuelles en passant par ses amitiés, véritables boussoles dans un monde sans cap, elle refait son parcours. Son récit se divise en trois parties : la première et la dernière présentent dans le désordre son témoignage, sa vision d'une vie à bout de souffle, partagée entre le remords et le désir, entre une volonté de s'ancrer quelque part et un appel vers le large, vers

la mer, lieu d'apaisement. En alternant entre les images qui lui apparaissent, Cassy crée un suspense autour d'elle, ce qui assure une part du plaisir de lecture.

Mais c'est par ses trouvailles narratives que *Sextant* étonne et charme le plus. D'une part, les intermèdes construits autour de dialogues entre la narratrice et un personnage inventé, interlocuteur d'une femme en détresse, révèlent ses désarrois et ses attentes ; d'autre part, une section retrace un large pan de son existence en présentant les images d'un rouleau de vingt-quatre poses. Cette utilisation des photos, récurrente dans le roman, constitue l'entièreté de la deuxième partie, bijou d'écriture, qui en quelques pages décrit un album photo, celui de Cassy, ce qui dévoile son drame intime.

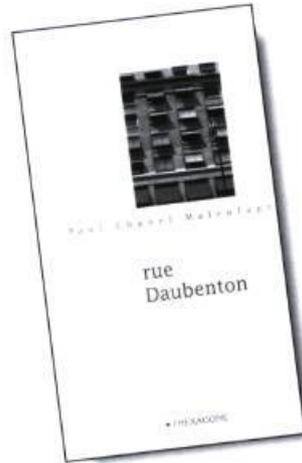
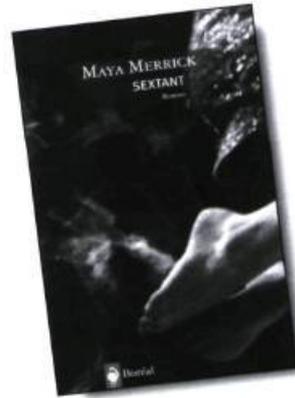
Roman rempli de moments de grâce et de trouvailles narratives, *Sextant* excelle à décrire un univers atomisé, où la solitude contemporaine est exprimée à travers des images éclatées et le vif désir d'établir un fil entre elles.

Michel Nareau

Anne-Marie Olivier
LE PSYCHOMATON
Dramaturges Éditeurs,
Montréal, 2007,
148 p. ; 17,95 \$

En 2005, Anne-Marie Olivier obtenait le Masque du public et le prix d'interprétation Paul-Hébert pour son spectacle solo *Gros et détail*. Elle revient à la charge avec *Le psychomaton* qui, à l'instar de son spectacle précédent, nous plonge dans la vie ordinaire de gens ordinaires.

Le psychomaton est une machine entre la cabine photographique (le kiosque à photos



qui les étouffe. Cette parade de tranches de vie, de dénuement intellectuel et d'indigence crasse n'arrive, hélas, qu'à irriter par sa répétition et l'absence d'une quelconque prise de responsabilité de la part des utilisateurs du psychomaton. On en vient à souhaiter que l'appareil émette une décharge électrique suffisamment puissante pour faire réagir ces pleurnichards.

La trame dramatique progresse bien mais contient des invraisemblances dans les niveaux de langue et le lexique de certains personnages, par exemple. Enfin, malgré quelques trouvailles intéressantes, le texte n'est pas sans rappeler l'univers de la télé-réalité dans lequel des individus insignifiants exposent, avec indécence, leur ego malade en espérant, peut-être, de la compassion.

Sylvain Marois

Paul Chanel Malenfant
RUE DAUBENTON
L'Hexagone, Montréal,
2007, 147 p. ; 17,95 \$

qu'on trouvait jadis dans les centres commerciaux) et le confessionnal. Josée et Polo, les deux principaux personnages, créent cet appareil à la suite d'échanges populo-philosophiques, au cours desquels ils cherchaient à « combler un manque d'amour » qui serait, selon eux, à la source de plusieurs des problèmes sociaux actuels. C'est sur cette prémisse que repose l'ensemble de cette pièce présentée pour la première fois le 19 avril 2007, au Théâtre Périscope, à Québec.

Les deux grands axes du texte sont, d'un côté, les échanges, parfois savoureux, entre Josée et Polo et, de l'autre, les monologues des utilisateurs du psychomaton. Ces derniers défilent les uns après les autres en déversant leur misère, leurs inquiétudes, les détails du vide existentiel

Dans ce recueil qui s'offre comme le journal sans date d'un poète, le narrateur, de son studio rue Daubenton à Paris, se laisse porter par ses souvenirs et par ses observations du moment. « Un espace fermé que j'habite pendant quelques semaines. Chambre écho pour la mémoire. » Par bribes d'idées discontinues reproduisant le flot de la pensée, « [l]e monde est nommé par le poème ». Le monde est aussi interrogé, cela dans le rapport qui existe entre les mots et les choses. Le narrateur joue au jeu des connotations qu'offrent les sonorités de la langue et des divagations auxquelles elles peuvent mener : « Daubenton. Je m'exerce à la rêverie musicale du toponyme ». Pour le poète, l'écriture transforme le réel et transfigure les lieux, les expériences et les voyages.

Également, *Rue Daubenton* témoigne d'un exercice de mémoire. La poésie, le plaisir des mots, conduit alors sur un terrain où l'évocation d'épisodes venant des premières années de la vie contribue à enrichir le présent : « [...] j'aime que l'invention de ces tenaces souvenirs d'enfance fasse partie de ma vérité d'homme ». Par l'écriture, par les germes narratifs qui se succèdent, sont aussi déterrés des épisodes plus funestes : la mort de deux frères, d'une mère et d'un père. D'ailleurs, il existe un lien étroit entre cette thématique de la réminiscence des défunts et la forme morcelée du texte. Selon le narrateur, « la mort ne pouvait se penser et s'écrire que sous le mode du fragmentaire ». Le recueil se termine par une suite de huit lamentations, ce qui ajoute un ton mélancolique et même douloureux à l'ensemble.

En somme, au cours de cette promenade intérieure où des éléments du passé et du présent se conjuguent et se répondent, le lecteur est convié à partager les méditations, les errances et parfois même le spleen du poète.

Paul Chanel Malenfant est écrivain, mais aussi professeur de littérature à l'Université du Québec à Rimouski.

Louis-Martin Savard

Prix Ringuet 2007

Le narrateur, Robert Moreau, misanthrope, la cinquantaine, en a assez de la compagnie des hommes et fuit Montréal. Il a choisi un coin isolé du Maine, Mirror Lake, et pour seule compagnie, Jeff, son grand chien jaune, et des caisses de livres. À peine a-t-il le temps de s'installer qu'arrive de l'autre côté du lac, en chaloupe, son unique voisin accompagné de son chien Bill. Contrarié par cette présence humaine, Moreau affiche froideur et réserve à l'égard de celui qui se présente sous le nom de Bob Winslow. Bon enfant, Bob persiste, mine de rien. Quelques jours suffisent pour que Robert se trouve des points communs avec Bob : couleur des yeux, lectures, films, etc. Une relation d'amitié/haine se tissera entre les deux hommes escortés de leur chien.

Des histoires imaginaires s'entremêlent aux banalités du quotidien, tandis que des dialogues en anglais s'immiscent dans la narration. De multiples références à la culture populaire américaine et au cinéma traversent le roman, au gré des fantasmes du narrateur qui en habille la réalité. Ainsi nommera-t-il Anita la prostituée à qui il fait appel, en pensant à Anita Ekberg, la belle actrice de *La Dolce Vita*. Le policier aux verres fumés sera Tim Robbins et ses acolytes, les Dalton. Ces références et quelques souvenirs d'enfance, ajoutés au ton désinvolte qu'emprunte le narrateur pour raconter ce qu'il vit, pense et imagine jusqu'aux frontières de l'irrationnel, teintent d'humour ce

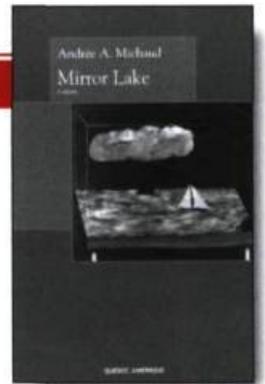
roman qui pourtant nous interroge, et sans apporter de réponse. La citation de David Thoreau qu'a choisie l'auteure comme épigraphe nous met en garde, dès le début : « Aussi longtemps que les hommes croiront à l'infini, on croira que quelques étangs sont sans fond ». Et alors, c'est le glissement vers la folie.

L'esthétique d'Andrée A. Michaud repose sur la cohésion formelle plutôt que sur la cohérence de l'histoire ou des personnages. Une construction en abîme, un jeu d'effets de miroir, comme ceux de *Mirror Lake* à la surface changeante et aux profondeurs inquiétantes, dans lequel apparaissent les thèmes de l'identité et de la dualité, de la réalité et de la fiction, du rationnel et de l'irrationnel, de la vie et de la mort. Ce septième roman de la lauréate du prix littéraire du Gouverneur général (*Le ravissement*, 2001) témoigne, par son narrateur, d'un imaginaire fécondé par la culture cinématographique, surtout américaine.

Pierrette Boivin

Andrée A. Michaud
MIRROR LAKE

Québec Amérique, Montréal, 2006, 335 p. ; 24,95 \$



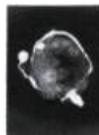
... s'arrête ? Je
NATHALIE STEPHENS

Un lieu indistinct,
brouillant géographies
et trajectoires.

Jusqu'où exister sans
recommencer les
mêmes ignorances ?

La nuit est
un objet étrange
CAROL LEBEL

CAROL LEBEL
la nuit est
un objet étrange



• HEXAGONE

D'où que la
parole théâtre
THIERRY DIMANCHE

Ici les mots
deviennent
personnages, la
parole fait des
scènes et nous
invite à des
rotations côté
cour ou jardin.



THIERRY DIMANCHE
d'où que la
parole théâtre

• HEXAGONE

• l'HEXAGONE
© QUEBECOR MEDIA

Disponibles chez votre libraire
ou au www.edhexagone.com

fiction

Hirano Keiichirô
LA DERNIÈRE
MÉTAMORPHOSE
 Trad. du japonais
 par Corinne Atlan
 Philippe Picquier, Arles,
 2007, 167 p. ; 29,95 \$

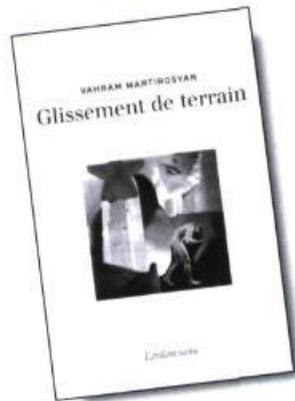
Roman d'une génération ? À coup sûr, *La dernière métamorphose* parlera plus aux trente-cinq ans et moins qu'à leurs pères. Le sujet est néanmoins atemporel : un trentenaire, lassé d'une vie superficielle, s'isole dans sa chambre pour échapper au rôle qu'on lui donne. Il devient ce que la culture japonaise appelle un *hikikomori*. D'abord, son but est de se changer en cancrelat, comme Gregor dans la *Métamorphose* de Kafka. D'abord. Mais peu à peu, il se rend bien compte que cette transformation, si jamais elle avait lieu, serait aussi artificielle que sa vie passée. Il sort donc de son coin obscur pour tenter de trouver, dans le vaste monde d'Internet, là où l'on peut être tout et rien, son propre moi. Mais qui est-il au juste ?... Un coquille vide ? C'est la constatation à laquelle parvient le pauvre hikikomori après avoir fouillé son passé. Toute sa vie, il n'a fait que répondre aux attentes de ses amis, de ses parents chez qui il vit toujours d'ailleurs (et qui lui apportent ses repas), des femmes... en somme, ce *nous* auquel tout un chacun est appelé à s'identifier s'il veut accomplir une mission, réclamer, combattre... Il ne lui reste que trois alternatives : soit il devient lui, qui n'est rien, soit il redevient celui qu'il fut, mais cette image a fui, soit il embrasse une cause, ce qui revient aussi à disparaître. Comme il s'en rend bien compte, le désir de laisser

sa trace en ce bas monde, en empruntant le rôle d'écrivain ou d'activiste par exemple, est malheureusement un signe des temps. Internet le démontre. Toute une génération de cancrelats comme lui, qui n'ont pas su trouver leur place dans la société, cherchent à se faire reconnaître pour ce qu'ils sont vraiment : le papillon qui est dans le cocon. Au fil de cette longue introspection un brin philosophique, le narrateur nous livre en parallèle une lecture originale du chef-d'œuvre de Kafka. L'auteur montre aussi qu'avec cette mondialisation dont on nous rebat les oreilles, et qui n'est pas étrangère au malaise du jeune homme, les différences entre un jeune Japonais et un Québécois sont de moins en moins frappantes. La crise que vit la génération de l'après baby-boom, que l'on provienne d'Asie ou d'Amérique, est, ma foi, semblable. Entre un individualisme exacerbé et ce *nous* qui est la mort du *je*, où aller ? comment se dire ?

Judy Quinn

Patrick Senécal
LE VIDE
 Alire, Québec, 2007,
 642 p. ; 32,95 \$

Patrick Senécal est un écrivain populaire. Il excelle, dit-on, dans l'exploration du « côté sombre de l'humain »... Dans *Le vide*, son dernier roman, il est question de pédophilie, de scatologie, de travers sexuels de toutes sortes, de la juxtaposition des mots « langue » et « anus », qui, somme toute, n'ont rien de bien ténébreux. Nos médias nous ont depuis longtemps habitués à bien pire, à bien plus sombre. À



moins que ce ne soit de ce vide-là dont il est question...

Patrick Senécal aime choquer, provoquer, confondre. Ses romans (*Sur le seuil*, *Les sept jours du talion*) débordent d'émotions fortes, ambiguës, nuancées, qui nous sortent de la routine quotidienne et nous propulsent dans les zones grises, rarement visitées, de l'âme humaine. Dans *Le vide*, trois hommes, aussi diffé-

rents que les méandres qui uniront leur tragique destinée, sont mus par des forces obscures que la société actuelle – moralisatrice et bien-pensante – préférerait ignorer. Un jeune milliardaire nihiliste à l'esprit vengeur, un psychologue tordu et un sergent-détective, veuf et remarié à son boulot, s'évertueront, dans un classique chassé-croisé du genre, à piéger l'autre, à le faire tomber, à l'éliminer, bref, à imposer leur réalité.

Le vide est un roman où l'optimisme n'a pas la cote. La réalité dépeinte, une réalité dominée par la télé-réalité, est peu reluisante et nous jette au visage toute l'ineptie d'une télévision québécoise calquée sur celle des États-Unis. Jugeant sévèrement notre environnement télévisuel, Senécal, comme un buffle rageur dans une boutique de porcelaine, pêche parfois par excès. Cela dit, bien que le message de l'auteur soit, par moments, un peu lourd, la lecture est agréable et on peut difficilement résister à tourner les pages, malgré l'heure tardive, malgré l'arrêt d'autobus qui approche, malgré le travail à faire, malgré les assauts répétés à notre pudeur, malgré... tout. *Le vide* de Senécal se lit avec toute l'avidité concupiscente d'un plaisir honteux.

Sylvain Marois

Vahram Martirosyan
GLISSEMENT DE TERRAIN
 Trad. de l'arménien
 par Denis Donikian
 L'instant même, Québec,
 2007, 204 p. ; 25 \$

L'Arménie connaît son lot de difficultés depuis son indépendance en 1991. Dans *Glissement de terrain* – qui aurait pu s'appeler « raz-de-marée » ou « tremblement de terre » –, Vahram Martirosyan explore avec finesse et humour les symboliques aberrations de son pays à la fin du XX^e siècle. « Le

rez-de-chaussée de notre grand immeuble s'était enfoncé. Plus d'épicerie, ni de magasin [...]. Curieusement, personne, à la maison, ne s'en était aperçu.»

Comme les autres ex-républiques soviétiques, l'Arménie doit s'extraire de la chape idéologique de la petite mère Russie et se frayer un douloureux passage vers l'économie de marché. « Nos usines ne fonctionnent plus. Les dettes s'accumulent. Nous n'avons plus d'acheteurs. »

Les écrivains arméniens, moins connus que leurs confrères poètes, n'ont pas la vie facile. La promotion de *Glissement* a eu lieu à la télévision, « entre une lessive et un shampooing », avoue le traducteur. Depuis, le livre est devenu un best-seller et est traduit en plusieurs langues. Tel Balzac, Martirosyan publie en feuilletons, le second dans le journal *Aravot*.

Glissement est une longue et loufoque analogie par laquelle l'auteur analyse l'évolution de l'histoire depuis l'éclatement de l'URSS. Il recule même de quelques années pour revenir au moment où « le Pays faisait partie du Grand Pays nordique ». C'est en exagérant l'immobilisme des institutions que l'écrivain explique le difficile passage actuel des ex-républiques soviétiques à la démocratie, citant le « Gardien de la Statue sur la place du Statu Quo ». Il souligne la ténacité des haines ancestrales du pays fictif (l'Arménie, bien sûr) avec la Turquie en parlant du « Pays de nos Ennemis historiques ».

Tous les ingrédients de l'absurdité kafkaïenne sont ainsi réunis, telles une population en plein déni et une autorité dés-humanisée. Ajoutons une force policière qui rappelle ce bon vieux KGB et la dépersonnalisation des femmes, ces inutiles mannequins de chair ou de son, dont l'une répond au doux nom de « Poupée K-3-217 ». Marti-

Laurent Laplante

Dans ce nouveau polar signé Laurent Laplante, les détectives Pharand et Marceau enquêtent sur la mort d'un très riche entrepreneur de Québec. Mort tout à fait opportune pour Gisèle et Simon qui mènent depuis belle lurette et sans la moindre gêne la vie futile et luxueuse des enfants de riches. Apparemment, Aimé Gendron est décédé d'une cause naturelle. Pourquoi alors avait-il fait parvenir à la police une lettre dans laquelle il prétendait être menacé ? Et pourquoi a-t-il été si rapidement incinéré ?

Les enquêteurs découvrent un enchaînement d'événements, survenus dans les mois précédant sa mort, qui leur permet d'envisager la possibilité d'un acte criminel prémédité et planifié avec soin depuis longtemps. Mais qui en est l'auteur ? Simon ? Gisèle ? Le tandem frère et sœur ? Et qu'en est-il de la belle Carlotta Alvarez à qui Aimé Gendron avait confié la direction de sa fondation ? Alors que les enfants du riche entrepreneur assurent que Gendron était manipulé et n'avait plus toute sa tête, la jeune Guaranie s'inquiète pour les projets qui risquent d'être abandonnés, faute de fonds. Pendant ce temps, son réseau d'informateurs s'active et surveille les déplacements inopinés d'un mystérieux guide et pilote d'avion d'un côté et de l'autre des frontières limitrophes de

l'Argentine, du Brésil et du Paraguay. La région des célèbres chutes d'Iguaçu est-elle le lieu de toutes les corruptions ?

Des rues de Québec aux circuits touristiques d'Amérique du Sud, *Le réseau Carlotta* entraîne le lecteur dans une enquête captivante qui, comme tout bon polar, fait la part belle à la critique sociale. Ici, le snobisme, la vie dissolue des riches parasites, le mépris du travail et acharné, la corruption et la lâcheté sont fustigés à travers les propos et les réflexions des enquêteurs. Et la désillusion d'un homme trouve son contreponds dans l'idéalisme de jeunes issus d'un peuple menacé, prêts à se battre pour se sortir du marasme.

Un excellent polar qui se lit d'une seule traite !

Linda Amyot

Laurent Laplante
LE RÉSEAU CARLOTTA
JCL, Chicoutimi, 2007,
305 p. ; 17,95 \$



rosyan ne s'arrête pas en si bon chemin, il va jusqu'au bout de la folie burlesque : « Le Glissement avait détraqué toutes les montres du Pays, le chef du parti Patrie historique avait décidé de donner l'heure en tirant des coups de feu ».

Rigolo et triste à en pleurer.
Michèle Bernard

Young-Moon Jung
**POUR NE PAS RATER
MA DERNIÈRE SECONDE**
Trad. du coréen
par Ae-Young Choe et
Jean Bellemin-Noël
XYZ, Montréal, 2007,
193 p. ; 24 \$

Même si ce recueil est le premier livre de Young-Moon Jung offert

en français, il ne s'agit pas de l'œuvre d'un débutant. Natif du comté sud-coréen de Hamyang en 1965, Jung a publié sept ouvrages de fiction depuis 1997 et remporté le prix Dong-Seo Mounhak avec la version originale de *Pour ne pas rater ma dernière seconde* en 1999. Malgré ce que le titre comporte de longuet, les nouvelles réunies dans ce recueil constituent autant de « micro-récits » ; la plus longue ne fait pas vingt pages et la plus courte s'étend sur seulement quelques lignes. Ce sont pour la plupart des « histoires ultra-noires », des « contes de fées à l'envers », comme le relève judicieusement Jean Bellemin-Noël dans l'avant-propos. Allègrement macabres, ironiques et invraisemblables, ces narrations ont

toutes quelque chose à voir avec le rêve, l'angoisse, le crime et le fantasme. On peut détecter, bien avant la nouvelle « Un dialogue avec Kafka » en milieu de recueil, l'influence de l'auteur de *La métamorphose* et du *Procès*. Ainsi, dans « Mon exécution », les chefs d'accusation pesant sur le narrateur sont des plus saugrenus : outre sa prétendue stupidité, on lui reproche des crimes commis en imagination. Dans « Euthanasie », le narrateur est atteint d'un mal incurable, et son médecin tente en vain de le faire dévorer par une lionne. Stoïque, le narrateur constate ensuite, quand son docteur essaie de l'égorger, que ces méthodes sont fort mauvaises. Cet humour noirissime, on s'en doute, n'est pas exempt de cruauté, comme

fiction

dans « Des gamins dévergondés », alors que des écoliers « s'offrent » leur maîtresse avant de s'entretenir, ou comme dans « Cauchemar », où des malfaiteurs obligent un jeune homme à abattre son père et à abuser de sa mère. Dans « Effroyables pensées », les géniteurs prennent leur revanche, car le narrateur est témoin de son propre enterrement après que ses parents l'eurent étranglé. L'art de Jung consiste à rendre cette inspiration monstrueuse des plus divertissantes. Quoique d'inégale valeur, les nouvelles réunies dans *Pour ne pas rater ma dernière seconde* explorent de manière novatrice l'univers des peurs infantiles, du subconscient et de la mort à la première personne. Freud s'en serait régalé.

Patrick Bergeron

Maria Grazia Siliato
LE RÊVE DE CALIGULA

Trad. de l'italien
par Nathalie Bauer
Lattès, Paris, 2007,
437 p. ; 32,95 \$

Le bref règne du troisième empereur de la Rome antique, Caligula (de 37 à 41 après Jésus-Christ), arrière-petit-fils d'Auguste, est passé sans ambiguïté à l'histoire comme celui d'un être instable, pervers dans la cruauté, dépravé et dérangé au point de faire construire une écurie de marbre pour son cheval préféré.

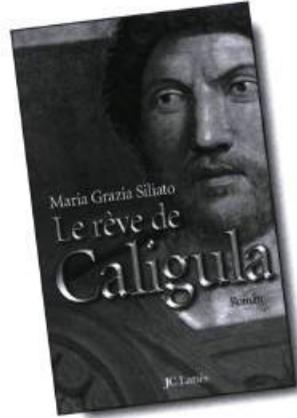
Le roman de l'Italienne Maria Grazia Siliato, historienne des cultures antiques, présente un portrait beaucoup plus nuancé du jeune empereur assassiné à l'âge de 28 ans ; instable, ombrageux, impitoyable avec ses adversaires, certes, mais avec des circonstances sinon atténuan-

tes, du moins explicatives, relate l'historienne, qui a suivi pas à pas les traces tangibles laissées sur cet homme qui apparaît au fil des pages comme un être raffiné et complexe, au-delà des récits partisans des chroniqueurs de l'époque, qui se sont attachés, selon le postulat de l'auteure, à entacher sa mémoire.

Élu à la mort de Tibère par des sénateurs soucieux de mettre à la tête de Rome un être malléable, Gaius, dit Caligula, surprend son entourage et se révèle au départ généreux, visionnaire sur certains plans, désireux aussi de bâtir de grandes œuvres. Cet amoureux de la philosophie et des arts deviendra très vite une menace pour ses adversaires par son désir de paix, nous démontre l'auteure. Affirmant son pouvoir, Caligula sera un être cruel aussi, mais en cela tout à fait le produit de son temps, une période où la violence et la corruption rongent le pouvoir à tous les échelons.

Car dès sa tendre enfance, montre le roman, Caligula voit sa famille, parmi laquelle son illustre et très aimé père Germanicus, décimée par Rome. La vie de Caligula sera vouée à survivre parmi ceux qui ne songent qu'à l'abattre, à se venger, mais aussi une fois au pouvoir à ériger des temples majestueux à la mémoire des siens.

Dans un style parfois un peu lourd et tarabiscoté, traduit de l'italien par Nathalie Bauer (la traduction semble parfois un peu maladroite), Maria Grazia Siliato nous livre une histoire palpitante, capable de donner chair à une époque lointaine et à ses protagonistes, avec leurs émotions, leurs souffrances dans les guerres, les intrigues et les



palais glaciaux, leur isolement dans des cours où les espions sont rois et où la mort peut surgir au détour d'un ragot rapporté à l'empereur. Instructif et prenant, sinon impeccable sur le plan de l'écriture.

Florence Meney

Pierre Boule
L'ENLÈVEMENT
DE L'OBÉLISQUE
NOUVELLES ÉTRANGÈRES
ET INÉDITES

Le cherche midi, Paris, 2007,
189 p. ; 29,95 \$

Les héritiers de Pierre Boule veillent attentivement sur sa mémoire (création de l'Association des Amis de l'œuvre de Pierre Boule) et sur ses archives : des pages manuscrites sur papier pelure retrouvées après sa mort à l'intérieur de trois malles oubliées dans la cave de son appartement parisien. Pendant près de trois ans, Françoise et Jean Lorient ont séché au fer à repasser tiède ces pages humides et les ont méthodiquement classées.

Ce travail, qui nous avait valu la publication en 2005 d'un roman inédit, *L'archéologue et*

le mystère Néfertiti (qui vient de sortir en collection de poche chez Pocket), nous offre aujourd'hui un recueil de nouvelles. C'est en soi un événement.

Très probablement écrites avant l'année 1950, elles sont qualifiées par l'auteur dans la dédicace à sa sœur de « balbutiements d'un futur écrivain qui cherche sa voie », préviennent Françoise et Jean Lorient dans l'avant-propos.

Elles mettent en scène un maître en criminologie, le professeur Merlec, et son élève, le candide Bitard. Évidemment ce duo et la rigoureuse et froide logique du professeur font inévitablement penser à Holmes et Watson. La bouteille de pastis de Merlec est cependant plus conforme à « l'identité nationale » française que la pipe d'opium de Holmes.

Au fil des nouvelles, on apprend comment l'obélisque de la place de la Concorde a pu imperceptiblement disparaître et réapparaître, comment une jeune danseuse a pu se suicider « accidentellement » à la fois par empoisonnement, balle, poignard, pendaison et gaz ! On sourit à l'impertinente apparition d'une nouvelle Ève dans une boîte de nuit nommée « Le Paradis ». Et, résonnant étrangement avec un leitmotiv de la dernière campagne présidentielle en France, on découvre jusqu'où peut mener la maxime sarkozyste « Travailler plus pour gagner plus » quand elle est mise en application par un bourreau.

Le ton général du livre est celui d'un plaisant pastiche écrit par un auteur déjà parfaitement maître de son art. Tout est rigoureusement bien mené jusqu'à la chute finale, en forme de gag, un mystère qui ne sera jamais élucidé.

Au fil des pages, le lecteur ne peut que retrouver le sourire avec lequel elles ont certainement été écrites.

Jean-Pierre Tusseau